

Le Monde

• Cédric Hanriot
Time is Color



Pochette de l'album « Time is Color », de Cédric Hanriot. MORPHOSIS ARTS/INOUIE DISTRIBUTION

Attention, vraie révélation : *Time is Color* est le quatrième album personnel de Cédric Hanriot. Pianiste et compositeur mussipontain (né en 1976), « sound designer » plus qu'inventif, lauréat du Berklee College of Music (Boston), Cédric Hanriot aligne un parcours éloquent : Dianne Reeves (Grammy Award 2015 à la clef), Robert Glasper, Esperanza Spalding, Terri Lyne Carrington, Minino Garay, les solistes les plus intrépides, les rythmiques les plus exigeantes, les chanteuses en vue (Lizz Wright)... *Time is Color* permet d'apprécier son toucher (*Monday the 26th*, *Solace*), comme le mix enchanté de ses expériences. Le rappeur de Chicago, Days (Samuel Nash), pour la couleur hip-hop des titres ; Braxton Cook et Jason Palmer (cuivres), pour le fini de ce très cohérent album techno-pop-rock (entre Katy Perry et Nirvana). Enthousiasme déclaré de Herbie Hancock... Tout pour plaire. Impeccable trio longuement rodé ; mise en place au cordeau ; alternance subtile des climats et des tempos : un bonheur de disque. Album destiné à ceux qui aiment le jazz actuel de très près et, surtout – plus coriaces à retourner –, à ceux qui s'en méfient. Réussite réjouissante. **Francis Marmande**

¶ 1 CD Morphosis Arts/Inouïe Distribution.



JACQUES LENOT

Troisième livre d'orgue

Jean-Christophe Revel (orgue).

Très prolifique, avec une prédilection pour les cycles d'inspiration poétique, Jacques Lenot (né en 1945) est sans doute le compositeur d'aujourd'hui qui utilise le plus souvent l'orgue, tout au moins parmi

ceux qui ne sont pas organistes. Son *Troisième livre d'orgue* (1994-1995) emprunte au *Livre de la pauvreté et de la mort* (1903), de Rainer Maria Rilke, les vers destinés à chacune des quatorze stations de ce qui n'est pas loin de s'apparenter à un chemin de croix, puisque Lenot met en exergue une citation sans ambiguïté d'Arthur Adamov, auteur de la traduction française : « *Témoin signifie martyr* ». Écartelée entre des graves cavernes et des aigus tâtonnants, la musique évoque le soliloque d'un moine qui aurait toute une montagne comme monastère. Cette œuvre austère quoique intense exige de l'auditeur un investissement spirituel égal à celui du compositeur et de l'interprète, Jean-Christophe Revel, pour qui a été remodelée, en 2021, la première version du *Livre*. ■ PIERRE GERVASONI



JULES MASSENET

Mélodies avec orchestre

Thérèse (Menuet d'amour). Les

Erynnies (Scène religieuse). Le Roman

d'Arlequin (Rêverie de Colombine).

L'amour n'est plus un bouquet de violettes, mais d'hortensias bleus : la

pochette au look suranné de ce nouvel album publié par le Palazzetto Bru Zane poursuit l'exploration d'un répertoire quelque peu oublié du XIX^e siècle français, les mélodies de Jules Massenet, plus connu pour ses opéras. Initialement composées avec piano entre 1870 et 1900, ces vingt-deux mélodies ont ensuite été orchestrées. Elles célèbrent la femme et l'amour, avec les poèmes d'auteurs contemporains, dont les noms ne figurent pas dans les anthologies (Silvestre, Carré, Meilhac...). À la tête de l'Orchestre de chambre de Paris, Hervé Niquet déploie des qualités théâtrales indéniables, offrant aux chanteurs couleurs, dynamiques et situations dramaturgiques, entre violence, passion et contemplation. Quant aux solistes, chacun apporte sa pierre d'excellence à l'édifice, de l'élégance naturelle de Véronique Gens à l'abattage de Chantal Santon Jeffery, en passant par la lumineuse Jodie Devos, le ténor raffiné de Cyrille Dubois, la sensualité de Nicole Car ou le baryton spirituel d'Etienne Dupuis. ■ MARIE-AUDE ROUX



CÉDRIC HANRIOT

Time is ColorAttention, vraie révélation : *Time is Color*

est le quatrième album personnel de

Cédric Hanriot. Pianiste et compositeur

mussipontain (né en 1976), « sound desig-

ner » plus qu'inventif, lauréat du Berklee

College of Music (Boston), Cédric Hanriot

aligne un parcours éloquent : Dianne Reeves (Grammy Award 2015 à la clé), les solistes les plus intrépides, les rythmiques les plus exigeantes, les chanteuses en vue (Lizz Wright)... *Time is Color* permet d'apprécier son toucher (*Monday the 26th, Solace*), comme le mix enchanté de ses expériences. Le rappeur de Chicago, Days (Samuel Nash), pour la couleur hip-hop des titres ; Braxton Cook et Jason Palmer (cuivres), pour le fini de ce très cohérent album techno-pop-rock (entre Katy Perry et Nirvana). Enthousiasme déclaré de Herbie Hancock... Tout pour plaire. Impécable trio longuement rodé ; mise en place au cordeau ; alternance subtile des climats et des tempos : un bonheur de disque. Album destiné à ceux qui aiment le jazz actuel de très près et, surtout, à ceux qui s'en méfient. ■ FRANCIS MARMANDE



MANU LE PRINCE

Children of The Night.

Tribute to Wayne Shorter

En 2014, le saxophoniste Wayne Shorter

avait déjà reçu un hommage de son

collègue Dave Liebman au sein d'un big

band. Cette fois, c'est la chanteuse et pia-

niste Manu Le Prince qui célèbre la musi-

que de Shorter avec *Children of the Night*, titre d'une composition de 1961 pour l'album *Mosaic* des Jazz Messengers d'Art Blakey, dont il faisait alors partie. Voix chaude, Manu Le Prince va au-delà de la traduction vocale du jeu de Shorter, en écrivant des textes qui évoluent sur les courbes mélodiques. Elle chante ce « son de la musique qui me donne le frisson », dans *Eleanora* (*Lady Day*), qui était un hommage de Shorter à Billie Holiday enregistré en 1965 pour l'album *The Soothsayer* ; « les mers des harmonies » dans *Children of the Night* ; un univers de lumières et de mouvements dans *Footprints* (1966)... Avec elle, un quartette, où le saxophoniste Irving Acao est dans l'évocation des sinuosités, les fluidités de Shorter, et des invités. Tous de haute tenue, en plein accord avec la chanteuse. ■ SYLVAIN SICLIER



BUILT TO SPILL

When the Wind Forgets

Your Name

Bien que moins populaire en Europe que

ses compatriotes Pavement et Dinosaur Jr,

Built to Spill demeure outre-Atlantique

parmi les plus influentes figures du rock

alternatif des années 1990. Son fondateur,

le guitariste et chanteur Doug Martsch, originaire de Boise (Idaho), seul membre permanent de cette formation à géométrie variable, a enregistré huit albums. S'y distinguant des guitares rugueuses s'autorisant d'audacieuses progressions mélodiques, sa singularité reposant par ailleurs dans le timbre nasillard et aigu de Martsch. *When the Wind Forgets Your Name* dévoile un nouveau line up constitué d'une section rythmique brésilienne, Lê Almeida et Joao Casais, tous deux échappés du groupe jazz rock psychédélique Orua. Au sein de ce trio acide et virtuose, Doug Martsch mène une virtuose électricité.

Biolay en virée à « Saint-Clair »

Le nouvel album du chanteur oscille entre efficacité rock et facilités

MUSIQUE

Les meilleurs albums de Benjamin Biolay ont rarement été suivis d'un épisode à la hauteur. Après le triomphe de *La Superbe* (2009), *Vengeance* (2012) avait déçu. En 2017, *Volver* décalquait de façon palote la virtuosité latino de *Palermo Hollywood* (2016). Deux ans après que succès critique et commercial ont couronné un *Grand Prix*, récompensé d'une double Victoire de la musique (interprète masculin et album de l'année), le chanteur – quasi œcuménisé après avoir divisé fans et détracteurs – allait-il avoir la ressource de gagner une deuxième course d'affilée ?

Il avait plutôt raté son départ, en juin, avec un premier single, *Rends l'amour*, dont le ronron radiophonique ne masquait pas la banalité laborieusement coquine du refrain (« *Et je m'en vais te cueillir des fraises/ Si tu veux même/ Je te baise* »). *Saint-Clair*, copieux dixième album, corrige la trajectoire et tire la bourre à son prédécesseur. Sans le dépasser.

Après avoir longtemps privilégié piano et arrangements orchestraux, Biolay creuse un peu plus l'efficacité rock qui avait emballé *Grand Prix*. Guitare et basse de Pierre Jaconelli, batterie de Philippe Entressangle, claviers de Johan Dalgaard composent de nouveau la garde rapprochée d'un chanteur multi-instrumentiste préférant plus que jamais le tranchant live au trucage numérique. Si riffs et tempos enlevés avaient carburé, il y a deux ans, au service de chansons filant souvent les métaphores automobiles, *Saint-Clair* s'éloigne de l'asphalte pour se rapprocher des plages et du soleil méditerranéen. D'autres souvenirs de jeunesse dictent cette virée balnéaire. Ceux de vacances annuelles à Sète, ville dont une des collines, le mont Saint-Clair, abrite un lieu de villégiature du natif de Villefranche-sur-Saône.

Influence des Strokes
Sur la pochette, une parade mi-religieuse, mi-paienne (madone, pompiers, curé, pêcheurs, joueurs...), entoure Biolay sous un ciel d'azur évoquant autant les plaisirs estivaux que les méfaits potentiels du « plein soleil », une sensualité transgressive autant qu'une luminosité qui ne camouflera pas longtemps l'amertume des amours finissants. Plus inspiré que *Rends l'amour*, *Les Jours roses* rayonne joyeusement d'extases charnelles. On retrouve, au rythme d'une électricité sautillante, l'influence des New-Yorkais des Strokes. Un peps qui fait aussi décoller *Petit chat*, *Forever* ou *De la beauté là où il n'y en a plus*, synchronisant à merveille attaques vitaminées des instruments et une écriture malicieuse mais frontale, recherchant moins que jadis le raffinement. Quitte à céder à quelques tics gainsbarriens (« *baise* », « *pute* », « *gros cul* »...).

Une ambiance plus lourdement psychédélique pèse sur *Numéros magiques*, aux vocaux rappelant un Bashung embrumé par l'alcool. Funk (*Les Lumières de la ville*, au texte passe-partout mais au chaloupé très Daft Punk) et disco (*Pieds nus sur le sable* jouant de violons à la Boney M) peuvent aussi s'incruster dans ce paysage

rock, pour évoquer des souvenirs de fête en soulignant que celles-ci ont une fin. Car comme toujours chez Biolay, le spleen – amoureux ou existentiel – finit par reprendre ses droits. Eternel pourvoyeur de ballades, il en imprègne plusieurs de religiosité. Sans beaucoup de réussite. À l'instar de *Santa Clara*, en duo



Benjamin Biolay, à Sète (Hérault), en avril. MATHIEU CESAR

avec Clara Luciani (loin du coup de génie de *Brandt Rhapsodie*, avec Jeanne Cherhal), ou d'un *Sainte Rita* manquant de saveur. Pas sûr que la pertinence du texte de *La Traversée*, décrivant une Méditerranée crachant le sang des migrants, en fasse une grande chanson. On préférera la façon dont le presque quinquagénaire réinvestit la

forme autoconfessionnelle dans *Pourtant*, joliment gorgé de Mellotron et surtout dans le récit bilan de (*Un*) *Ravel*, démêlant (*unravel* en anglais) regrets et rédemption sur fond de mélodie ravélienne. ■

STÉPHANE DAVET

« *Saint-Clair* », de Benjamin Biolay (Polydor/Universal).

